

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } » » 14 » six mois.
 } » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BUL-
LIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

19 novembre 1863.

Plusieurs journaux annoncent que l'Empereur a déjà reçu les adhésions de plusieurs souverains relativement à l'ouverture du Congrès. L'Italie, l'Espagne et le Portugal ont seuls répondu. Quant aux grandes puissances, on n'a pas encore signalé de refus.

Il est peu probable que la Russie reconnaisse au Congrès le droit de trancher la question polonaise; l'augmentation des cadres de l'armée active et les ordres barbares récemment transmis aux chefs de corps qui dirigent l'extermination de la Pologne disent assez quelles sont les dispositions du Czar.

Malgré la conduite loyale et les vues désintéressées de la France, l'Angleterre et l'Autriche ne semblent pas disposées à concourir à l'arrangement de la question polonaise. Il leur faut, hors et avant tout, connaître toutes les questions qui doivent être soulevées, et l'on conçoit fort bien que ces prétentions sont inadmissibles surtout en présence du mauvais vouloir dont le cabinet anglais donne l'exemple. Les journaux eux-mêmes repoussent aujourd'hui les propositions que naguère ils réclamaient avec instance.

Personne n'a oublié, en France, avec quelle persistance le *Times*, le *Morning Post* et bien d'autres, au-delà du détroit, demandaient la réunion d'une conférence, pour le règlement de la question polonaise. L'Angleterre, disaient-ils, ne pouvait faire la guerre; mais qu'on se bornât à agir dans les limites diplomatiques, et l'on verrait avec quel beau zèle elle suivrait les plus fermes et même les dépasserait! A propos des affaires dano-allemandes, même empressement à proclamer l'utilité, la nécessité d'un arbitrage européen, avant que les parties adverses n'en vinssent à se faire la guerre.

L'Angleterre, en déclarant qu'elle ne peut avoir confiance dans les résultats d'un Congrès ayant pour but la solution pacifique des questions internationales,

s'oppose ouvertement aux vues généreuses de la France et reste dans son rôle d'hostilité perpétuelle au bien général des Etats européens.

C'est donc encore un sentiment d'orgueil déplacé qui fait rejeter par l'Angleterre des propositions sérieuses, se rattachant à de grands intérêts et pouvant conjurer des dangers imminents.

Dans un conseil des ministres qui s'est tenu samedi soir à Berlin, le ministère s'est décidé à rapporter l'ordonnance sur la presse du 1^{er} juin aussitôt que la chambre des députés l'aura rejetée. Cette conduite est conforme à la Constitution. Nous allons donc assister dans quelques jours à la résurrection de la liberté de la presse. Le ministère trouve sans doute que le moment de dissoudre la chambre des députés n'est pas encore opportun, il préfère un échec parlementaire des plus graves.

On mande de Vienne que dans la séance tenue par la Chambre des députés le 17 novembre, plusieurs députés polonais ont appelé l'attention sur la situation en Galicie, telle que l'ont faite les procédés des autorités autrichiennes.

Les honorables membres demandent le rétablissement des garanties légales pour la liberté personnelle et l'inviolabilité du domicile.

Nous reproduisons plus loin le texte d'une pétition qui vient d'être adressée au Sénat pour demander la reconnaissance des Polonais comme belligérants.

J. REBOUX.

Pologne.

On écrit du district de Ponevej à l'Invalide russe :

« Les bandes insurgées se maintiennent dans les forêts de Zieleny. C'est surtout la résistance que fait l'abbé Mackewitch, en dépit de ses nombreuses défaites et du découragement des autres chefs qui est surprenante. A la suite des engagements qui ont eu lieu entre l'abbé Mackewitch et les troupes impériales, dans les bois immenses de Zieleny, on a trouvé parmi les morts un bon nombre de Français. »

« Bogdanowitch, l'un des chefs les plus intrépides, a du licencier ses hommes

faute de pouvoir les nourrir. Par suite des mesures rigoureuses édictées contre ceux qui fourniraient des vivres aux insurgés, ce chef a été forcé, dans le district de Schawlé, de payer douze sous une livre de pain. Il a fait sa soumission et déposé les armes, après avoir sacrifié à l'insurrection toute sa fortune personnelle s'élevant à 96,000 francs et une partie de celle de son père. »

Russie.

Le *Times* publie, sur les préparatifs maritimes de la Russie, les détails suivants puisés dans une lettre de Saint-Petersbourg :

« Indépendamment de la frégate cuirassée le *Sébastopol*, qui a été dernièrement lancée à Cronstadt, un autre bâtiment de même classe, appelé le *Petropawlow*, vient d'être achevé. Ces deux frégates sont destinées à recevoir une armure d'un nouveau modèle dont l'épaisseur sera de 114 millimètres au milieu du navire, et s'abaissant graduellement jusqu'à une épaisseur de 63 millimètres aux extrémités. On espère obtenir par ce système une force supérieure à tout ce qui a été fait jusqu'ici. »

« Les bâtiments à vapeur le *Constantin* et le *Nicolas I^{er}* vont de plus être convertis en navires cuirassés et recevoir un double rang de canons d'après le modèle du *Pervenets*, qui passe pour un navire de guerre cuirassé parfait. On a déjà reçu, pour armer ces bâtiments, cent canons rayés fondus dans un établissement particulier en Prusse. A ces préparatifs, il faut ajouter une série d'autres mesures ordonnées par l'amirauté et qui se rapportent au recrutement des équipages de la flotte. Elles montrent que le gouvernement russe croit qu'il aura besoin, au printemps prochain, de toutes ses ressources navales. »

Voici, d'après des informations positives, quelle sera, en cas de guerre, la répartition des troupes moscovites :

La Finlande et les provinces de la Baltique auront 250,000 hommes; la Pologne 150,000; le sud-ouest de la Russie et la Bessarabie 190,000; Odessa, Nicolaieff et la Crimée 150,000; le littoral de la mer d'Azov et le Caucase 110,000; soit en tout 850,000 hommes.

Un ukase décrète la formation d'un troisième corps de réserve composé de douze régiments formant trois divisions.

Ces préparatifs indiquent assez les dispositions de la Russie.

Le Congrès a si peu de chances d'aboutir et la guerre est imminente. Voilà ce que l'on se dit à Saint-Petersbourg.

Saint-Petersbourg, 12 novembre.

Le *Journal officiel* du 14 novembre publie deux ukases de l'empereur, annonçant, l'un que la démission du grand-duc Constantin a été acceptée, et l'autre que le comte de Berg est nommé lieutenant de l'empereur et commandant en chef des troupes cantonnées dans le royaume.

La même feuille publie deux ordres du jour adressés par le comte de Berg aux troupes du royaume de Pologne, en date du 13 novembre. Dans le premier, le nouveau lieutenant ordonne que lecture du rescrit impérial au grand-duc Constantin soit lu dans toutes les compagnies, tous les escadrons et toutes les batteries. Dans le second, le comte de Berg s'exprime ainsi :

« Le même jour où l'empereur Alexandre me nommait son lieutenant et commandant en chef des troupes cantonnées dans le royaume de Pologne, S. M. daignait m'envoyer, de Livadia, la dépêche télégraphique suivante :

« Que Dieu vous aide à justifier ma confiance; je suis entièrement persuadé que les troupes de la garde et de l'armée continueront sous votre commandement à montrer le même zèle et la même valeur dont elles ont fait preuve sous le commandement de mon frère. »

« Troupes! je suis heureux de pouvoir, le jour même où je prends le commandement en chef, me servir, en m'adressant à vous, des paroles de notre grand souverain, et vous remercier pour vos anciens services; j'espère, avec l'empereur, qu'à l'avenir vous serez aussi braves qu'aujourd'hui, pénétrés d'un attachement inébranlable à Sa Majesté et d'un amour ardent pour la patrie. »

« Unissons nos communs efforts, afin de justifier ainsi les espérances du souverain, et nous y arriverons, je l'espère, avec le secours de Dieu! »

« Le général aide de camp.
Comte DE BERG. »

LA POLOGNE.

Le Comité central franco-polonais nous prie de reproduire la copie de la pétition qu'il vient d'adresser au Sénat :

« Paris, le 30 octobre 1863.

« Messieurs les sénateurs,
« L'héroïsme polonais ne s'est point lassé; la sympathie de la France ne se lasse point non plus, et vous ne serez pas étonnés que nous venions vous exprimer nos vœux et nos réclamations en faveur de la cause polonaise.

« Voilà près d'un an que les Polonais soutiennent une lutte que l'Europe, d'abord, croyait impossible. Le patriotisme, s'exaltant jusqu'à devenir une religion, a pu seul rendre égale cette lutte désespérée. Cette longue épreuve est un enseignement pour l'Europe; nous savons maintenant qu'elle est la question qui s'agit en Pologne à travers tant de catastrophes.

« Il ne s'agit plus de quelques garanties insérées dans les traités et violées impunément; il s'agit d'une société chrétienne qui résiste à la destruction, c'est-à-dire à l'extermination des personnes, à la spoliation des propriétés, à la déportation des familles loin de leur terre natale.

« Les trois partages voulaient effacer le nom de la Pologne comme nation; les généraux russes de nos jours veulent détruire les Polonais comme société. Une œuvre d'anéantissement succède à une œuvre de démembrement.

« Une pareille entreprise a dû soulever la conscience publique; les gouvernements comme les peuples ont dû se demander si ce n'était pas ruiner l'autorité des traités internationaux que de la prêter à l'accomplissement d'une pareille œuvre. Les gouvernements comme les peuples doivent se dire qu'il est temps d'absoudre le droit public européen d'une aussi révoltante complicité.

« Si la Russie est déchu par son fait du bénéfice des traités primitifs, si l'arrêt est déjà prononcé dans la conscience européenne, et si les cabinets ne font plus qu'en discuter la rédaction, que reste-t-il devant nous? »

« Il reste la Pologne délivrée du contrôle des traités de 1815 et rentrant par cela même dans l'indépendance du droit national.

« Il reste un fait souverain et national qui n'a plus contre lui l'obstacle d'aucun droit.

« Dans cet état de choses, nous ne croyons même point obéir à la voix de l'humanité et du christianisme, nous

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 20 NOVEMBRE 1863.

— N° 50. —

LE FIDÉICOMMIS

CHAPITRE XXXII.

(Suite.)

Richard était dans une angoisse fiévreuse. Il avait, à la vérité, la plus grande confiance dans la délicatesse d'Isabelle; mais celle-ci ignorait que la circonstance était délicate. Il tremblait à la seule pensée d'une allusion plus que pénible pour Hedwige, lui présent.

« Veux-tu le savoir absolument? répéta Isabelle, voyant Hedwige indécise. — Je crois que cela m'amuserait beaucoup. »

Nouveau regard suppliant de Richard à sa cousine.

« Eh bien, Hedwige — mais tu ne diras pas que c'est indécis de ma part de le répéter — ma tante nous demandait si

nous ne trouvions pas comme elle que tu as infiniment embelli depuis l'automne dernier. »

« Mlle Hedwige, venez voir quel beau papillon je viens de prendre pour vous! » s'écria le capitaine, tenant à deux mains son chapeau contre terre.

Hedwige s'enfuit, les joues pourpres; au même instant, le général vint enlever la baronne Ebba pour lui demander son avis sur de nouvelles plantations.

Le lieutenant et Isabelle se retrouvèrent seuls.

« Je te remercie, dit Richard, d'avoir eu la bonté de me comprendre. — Oh! ta pantomime était si éloquent que je n'aurais pu faire autrement. Il ne reste plus qu'à expliquer qu'elle importance tu attachais à cette insignifiante plaisanterie. »

« Je ne suis pas en état de te fournir des éclaircissements à ce sujet. — Mais si je voulais absolument le savoir? dit lentement Isabelle. »

« Alors, répondit Richard, affectant plus de calme qu'il n'en avait eu ce moment, cela dépendrait de ton motif. Si c'était par pure curiosité, je répondrais: non. Si, au contraire, il était possible — Richard se pencha vers sa cousine — s'il était possible, Isabelle, que tu... » — Il s'arrêta, mais son regard brûlant et plein d'un indicible amour interrogea Isabelle.

« Je ne crois pas, dit-il en changeant de sujet, que tu aies parfaitement bien agi à mon égard, chère Isabelle! Mais sois sincère maintenant, si tu peux! Dis-moi si c'est — pardon! la question est fort téméraire, mais il faut que je la fasse — si c'est dans l'intérêt de ton repos que tu réclames de moi cette franchise? »

A cette question inattendue, les soup-

çons confus d'Isabelle se changèrent en la plus cruelle certitude. Son âme reçut pour la première fois cette semence d'enfer que l'on nomme jalousie, et elle éprouva, dans les premiers moments, une torture auprès de laquelle toutes les souffrances du corps étaient peu de chose. Hedwige aimait Richard; et lui — avait-il jamais provoqué cet amour? C'est sur la fidélité, sur la droiture du cœur de Richard qu'Isabelle avait fondé tout le bonheur de sa courte existence; serait-il possible que, pendant son séjour à Morkedal, séjour que, pour la première fois, Isabelle trouvait avoir été d'une longueur tout-à-fait inutile, il eût employé son temps à tromper la jeune Hedwige? Non! il ne pouvait avoir tenu cette conduite. Mais comment en acquiescer la certitude? car jamais les lèvres d'Isabelle n'avoueraient que cette certitude était nécessaire à son repos.

Richard voyait à quel combat intérieur elle était en proie, et il sentait croître ses espérances.

« Je te dispense de la réponse, Richard, dit-elle enfin, puisque tu parais, et cela est de toute justice, y attacher tant d'importance; d'ailleurs, à te parler franchement, je l'ai devinée. Mais, si cela t'est possible, me diras-tu, en ami, si ce n'est pas à cause de celle que je ne veux point nommer que ton séjour ici s'est prolongé jusqu'à la fin de l'hiver? Je ne sais ce qui pourrait l'empêcher d'avouer un plaisir que peut-être tu exprimes, etc... »

« Assez, Isabelle! Par le Dieu tout-puissant qui fit dans ton cœur et dans le mien, les motifs qui ont retardé mon retour à Rinholm sont bien différents, je t'assure, de ceux auxquels tu fais allusion! Que viens-tu de dire, cependant? que tu ne sais pas ce qui pourrait m'empêcher de

trouver du plaisir dans la société d'Hedwige, et peut-être de l'exprimer? Isabelle, ou penses-tu toutes ces phrases si froides qui tombent sur mon cœur comme une pluie glacée, précisément quand il bat avec le plus de chaleur? Impossible pourtant que tu suspectes mon honneur? Crois-tu que je pourrais profaner l'image que je révère au point d'en suspendre une fausse à côté d'elle? Non, tu ne m'as pas cru capable de cela. »

Le sang affluait, plein d'une bienfaisante chaleur, vers le cœur d'Isabelle; mais elle était trop émue pour pouvoir traduire ses sentiments par des paroles. La situation ne laissait plus rien à désirer — pourvu que Richard gardât le silence! Mais impossible, car il n'avait obtenu de réponse à aucune de ses questions.

« Es-tu satisfaite Isabelle? Ce que j'ai dit te suffit-il? »

« Parfaitement! — Et tu crois que je n'ai pas besoin d'apprendre quelque chose en échange? »

« Richard, donne-moi le bras, et n'augmente pas mon agitation. »

Les joues d'Isabelle se couvrirent subitement d'une pâleur extrême. Jamais encore il n'avait été donné à Richard de se promener bras dessus bras dessous avec elle. Ce bonheur lui était accordé, mais il le payait trop cher. Oh! comme elle souffrait! Richard n'avait pas besoin de le demander: la façon dont elle se mordait la lèvre le lui disait assez.

Quelques minutes d'inexprimable souffrance s'écoulèrent.

« Mon pauvre Richard, comme je te torture! » murmura Isabelle d'une voix douce. Ces mots firent tout oublier au lieutenant, et il pressa tendrement de son bras le bras de sa cousine.

— Qu'ai-je fait! — C'est toi qui souffres par mon imprudence!

— Cela va déjà mieux, Richard; dans un instant je serai tout à fait remise. Mais, homme petulant, pourquoi ne veux-tu pas jouir du paisible bonheur que tu peux avoir en partage? Dis-moi, n'es-tu pas heureux de pouvoir me rendre tous ses petits services? Je ne les accepte jamais d'un autre, tu le sais, et je témoigne ouvertement que je les reçois avec plaisir de toi.

— Oh! certes, je suis heureux alors; mais viennent ensuite des moments où tu n'es pas du tout la même; Isabelle, si tu savais ce que je souffre quand je crois...

— Bien, bien! Je t'en prie, ne reviens sur ce sujet! Nous sommes restés trop en arrière — dépêchons-nous. »

CHAPITRE XXXIII.

Les quatre ou cinq jours suivants, on fit des parties de plaisir aux environs et des promenades sur l'eau. Les assiduités du chambellan auprès de Virginie prirent un caractère de plus en plus manifeste, et le général vit, avec un chagrin secret, qu'Hedwige avait perdu son empire sur M. de Brude, et lui-même la perspective d'avoir un gendre d'un si grand mérite.

Un matin que le père et la fille étaient seuls, le général ne put se retenir d'exprimer, avec un peu de dépit, son mécontentement de la conduite d'Hedwige.

« Ah! mon père, ne me gronde pas! dit-elle, en posant sa main sur celle du général, avec un regard suppliant qui allait au cœur. »

« Bien entendu, on ne doit même jamais dire son avis! Mais voilà que tu as l'honneur, médiocrement grand pour une